

À l'école des maux...

La biologie enseignée à l'école impose à l'enfant un conditionnement qui le prédispose à somatiser sa souffrance. À travers un enseignement axé sur le refoulement de sa sensibilité naturelle, il finit par s'identifier à une mécanique merveilleuse, mais sans âme.

Le petit d'homme a besoin de parents présents, aimants et conscients. De leur humanité dépendra sa capacité à développer sans entrave sa propre humanité. Lorsqu'il exprime un mal-être, il a besoin de sentir que ses parents en connaissent les raisons. Mais ces derniers, possédés par leur histoire personnelle, n'ont plus la disponibilité nécessaire pour être tout simplement à l'écoute de l'enfant. En conséquence, celui-ci refoule et finit par **somatiser***.

Lorsque les enfants arrivent à l'école, ils savent déjà que le langage sert essentiellement à se conformer au monde des

adultes. Ils n'ont pas d'espace pour exprimer leur vécu intérieur. Ils doivent acquérir les éléments d'une culture générale qui justifient les différents bastions du système dans lequel ils vivent. Enseignant à mes enfants depuis une quinzaine d'années, je me suis confrontée à l'ensemble du cursus scolaire français, de la maternelle à la seconde. Je peux affirmer que les parents ne se rendent pas compte du conditionnement qu'imposent des programmes qui semblent n'avoir pour finalité que l'instruction.

Désensibilisation

Prenons l'enseignement de la biologie¹. Les enfants sont naturellement choqués par l'utilisation des animaux et des hommes pour tester des hypothèses. Les fonctionnaires de l'Éducation nationale le savent. En biologie, ils ont préparé un programme de désensibilisation qui renforce une éducation déjà dominée par le déni et le refoulement de la sensibilité. Celle que l'on reproche si souvent aux adultes de ne plus avoir.

Dans le primaire, on s'applique d'abord à observer. Les petites expériences sont toujours présentées comme sans danger pour les cobayes. Ceci jusqu'en milieu de sixième où l'enfant commence à étudier les élevages et les cultures au service de l'alimentation humaine. Il s'agit d'optimiser les apports nutritifs. Il faut pour cela maîtriser les principales étapes de la reproduction, ce qui justifie de sortir une truite de l'eau pour lui presser le ventre afin d'en faire sortir la laitance, comme nous le montrent des photos.

Cette «généreuse» logique est enseignée à l'abri de toute étude contradictoire proposant des solutions alternatives aux problèmes de l'alimentation, qui soient respectueuses de la nature. Les réactions de l'enfant sont réduites au silence, puisqu'il mange comme tout le monde. Pourtant, n'y a-t-il pas une grande différence entre tuer un poulet pour le manger et torturer ce dernier toute sa vie dans un élevage en batterie, à des fins d'exploitation?

En milieu de 5e, il est encore significatif aux enfants que le liquide coloré déposé à l'aide d'une seringue dans la bouche d'un poisson entravé par un dispositif expérimental est «inoffensif». Il faut donc un dernier rappel pour leur faire oublier les conditions de vie du cobaye. Au cours des années suivantes, les manuels de biologie présentent progressivement plus d'expériences de vivisection et de dissection sur les animaux et les humains. Par des des-

sins tout d'abord, ensuite par des photos de plus en plus crues jusqu'au scanner coloré d'une tête humaine - visiblement décapitée - dans un manuel de 3ème (illustration ci-dessous). A force de réprimer leurs sentiments sous les interdits de leurs éducateurs, les enfants se déconnectent progressivement de leur sensibilité.

*Somatiser

Il est très éclairant d'envisager la maladie comme découlant d'une anomalie relationnelle vécue dans l'isolement. Dans cette perspective, le corps - soma, en grec - manifeste un trouble d'autant plus grave qu'on persiste dans la non-reconnaissance de sa cause. On parle alors de somatisation. Par contre, la mise à jour de l'origine relationnelle des manifestations somatiques libère le corps de la pathologie. C'est la guérison.

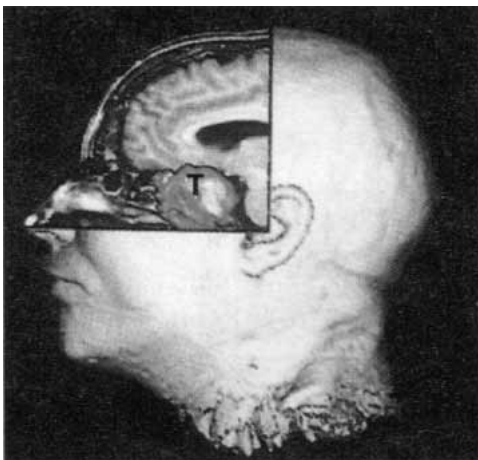
Envie de vomir

Mon aînée a été amenée à analyser, dans un devoir de seconde, les variations de la respiration avant et après section des nerfs pneumogastriques d'un chien puis de poneys dénervés, mais vivants. À la question «Analyser le tracé obtenu», il fallait répondre: «Avant la section, on compte 18 mouvements respiratoires par minute. Après section du nerf X droit, on observe un ralentissement respiratoire avec 8 mouvements respiratoires par minute. La section des deux nerfs X amplifie cette diminution de la ventilation avec 4 mouvements par minute. Les nerfs X ont un rôle pneumo-accelérateur.» Sensible à la souffrance endurée par les animaux, ma fille a pu exprimer sa colère, sa révolte et son envie de vomir. Mais quand on implique les jeunes dans des consignes scolaires dont l'exécution détermine les notes et la réussite aux examens, le refoulement de ses sentiments est inévitable. L'enfant, choqué par les agissements des adultes, saisit les mots qui lui sont offerts pour justifier l'idéologie proposée. Ainsi se développe un esprit scientifique dissocié, c'est-à-dire insensible à la réalité de la souffrance animale et humaine.

Dès la maternelle, le senti de l'enfant est donc nié au profit d'une représentation mécanique de sa personne, constamment réitérée. L'ensemble du programme semble minutieusement étudié pour aboutir à la vision physique et chimique de cette merveilleuse machine que nous sommes. Des années de ce traitement amènent les jeunes à éprouver des difficultés scolaires

Expérience

Dans le but d'illustrer le lien existant entre l'oeil et le cerveau, et pour démontrer l'efficacité de la recherche médicale, le cours de troisième présente le photomontage d'un homme décapité. Le commentaire explique laconiquement: «Cette personne est aveugle. Les médecins ont détecté, grâce au scanner, une tumeur (T) sur les nerfs optiques des deux yeux.»



Choqué par de telles images et perturbé par les manipulations de sens - en l'occurrence, l'homme n'est pas aveugle, mais mort dans des circonstances non précisées - l'adolescent finit par dissocier son propre corps de sa sensibilité affective, à l'image du supplicé qu'on lui présente.

SVT 3e, éd. Nathan, p. 185

grandissantes, intimement liées au long apprentissage du refoulement de leur sensibilité. Découvrir, comprendre, saisir des données, s'exercer n'est pas difficile en soi. Ce qui est terriblement douloureux et qui entraîne des somatisations de toutes sortes, c'est d'être obligé de nier sa vie intérieure au point de ne plus connaître le sens de son existence. Ce malaise sans mots devra trouver des exutoires à travers passages à l'acte et/ou maladies. Après des années de désensibilisation, seule l'inconscience permet de s'étonner de meurtres exécutés froidement par des adolescents sur des camarades d'école.

Reproduction

À ma connaissance, les enseignants transmettent pour la plupart ce que leurs propres professeurs leur ont enseigné. S'ils continuent à se former ou à s'informer, c'est sur le même mode d'acquisition. Si bien que leur enseignement n'est pas confronté à une réalité sociale beaucoup moins louable : *des milliards d'animaux soumis aux supplices les plus atroces, une recherche effrénée de profit, une compétition entre chercheurs, une course à la gloire, des mensonges éhontés sur les origines de certaines maladies comme le sida et l'ébola, etc.* On évite aussi aux enseignants les études qui leur permettraient de réaliser les conséquences de la formation scientifique qu'ils dispensent.

Par contre, l'enfant ne manque pas d'informations sur les pollutions occasionnées par l'industrialisation. Aujourd'hui trop connues du public, elles sont présentées dans tous les manuels de biologie et de géographie pour démontrer l'«humanisme» et la bonne conscience de nos experts. Parallèlement, l'école humilie la dissidence en affirmant que les scientifiques sont conscients des enjeux - ce qui est faux - et dispense la jeunesse d'une réflexion autonome. Ainsi, elle participe à détruire ce que beaucoup de jeunes recherchent désespérément dans les drogues : leur sensibilité, leur amour et le sentiment d'être ensemble. Mais mieux vaut pour les pouvoirs en place - autorité parentale comprise - voir se détruire la jeunesse sous leurs yeux que de remettre en cause leur éducation.

Sylvie Vermeulen

Notes :

¹La présente étude a été effectuée sur les manuels officiels du Ministère de l'Éducation nationale : *Sciences de la Vie et de la Terre* (SVT) 6e, éd. Nathan ; SVT 5e, éd. Belin ; SVT 3e, éd. Nathan ; SVT 2nde, éd. Bordas ; SVT 2nde, cours du Centre national d'enseignement à distance (CNED). Une version complète de cette réflexion peut être téléchargée à l'adresse : www.regardconscient.net/archives/ecoledesmaux.html.

Mots de dos

Le corps exprime par la douleur physique le poids du vécu familial non reconnu. La libération des émotions refoulées est réparatrice.

J'ai commencé à souffrir du dos vers l'âge de vingt ans. Les douleurs étaient localisées et très aiguës avec, parfois, un léger déplacement vertébral qui me faisait consulter un physiothérapeute. Sur le conseil de l'un d'eux, je me mis à faire de la natation pour «muscler» ce dos qui - me disait-on - manquait de tonus. Mais pendant des années, les mêmes symptômes revinrent périodiquement, accompagnés d'une sensation de profond épuisement. Mon échine était comme *cassée*, ma nuque *raide* et seuls des massages réguliers parvenaient à me soulager. *De quel fardeau invisible étais-je ainsi accablé ?*

Vers trente-cinq ans, lorsque je décidai d'explorer la dimension occultée de mon enfance, une réalité m'apparut rapidement : *je suis le fils aîné de deux parents eux-mêmes premiers nés de leur fraterie.* En conséquence, je suis également le premier enfant de la génération suivant celle de mes parents. À cet endroit charnière, j'ai senti converger vers moi les regards - *les attentes* - de toute la famille. Cet héritage implicite se concrétisa peu à peu. Mes grands-parents paternels et maternels étaient des petits artisans qui vivaient chichement du produit de leurs mains. Leurs enfants les avaient soulagés dans leur entreprise - en particulier leurs aînés - et j'ai donc intégré que je devais moi aussi jouer ce rôle auprès de mes parents. Au cours de mon enfance, j'appris à faire beaucoup de choses avec mes petites mains. *Sans doute mon aide pourrait-elle les libérer d'une anxiété que leur avaient transmise leurs propres parents ?*

Lorsque naquit ma sœur, j'avais dix-huit mois et l'on me dit : «*Tu es grand maintenant, tu n'es plus un bébé.*» Ce double message m'obligeait à taire mon besoin de *maman* - pour ne pas subir l'humiliation d'être traité de *bébé* - dans l'espoir d'être flatté comme un *grand*. Ce marché de dupe m'enferma dans un sentiment de solitude. Je jouai les scènes avec mes camarades de classe, avec mes amis puis les filles que je rencontrai. J'avais besoin d'être vu comme un *grand* sans en avoir l'âge ou la force, ce qui engen-

drait en moi une profonde anxiété. Ma croissance physique s'en trouva ralentie, car mon corps manifestait lui aussi ce conflit intérieur, et j'acquis la conviction inconsciente que *quelque chose ne collait pas avec moi.*

Ce processus de refoulement n'alla pas sans rébellion, surtout les premières années. De rage et d'impuissance, il m'arrivait de me rouler par terre. Pour faire cesser ce qu'elle considérait comme un caprice, ma mère m'administra des douches froides en affirmant que mes colères *coulaient sur elle comme l'eau sur les plumes d'un canard.* J'étais saisi par l'eau glacée qui contractait tous les muscles de mon dos, emprisonnant la tension dans mon corps. Près de quarante ans après, je revécus ces scènes en thérapie - jusqu'à sentir la main qui maintenait ma nuque baissée - et libérai peu à peu une quantité impressionnante de colère refoulée. Pendant des années, j'avais littéralement *porté* ces souffrances sur mon dos et ce fardeau était réactivé lorsqu'une situation me rappelait les exigences de mon éducation.

Mon dos se bloquait alors plusieurs fois par an, toujours entre les homoplates. Un mouvement de travers engendrait une douleur intense, qui mettait une semaine à disparaître. J'avais remarqué que ces accidents intervenaient fréquemment après une période de tension importante, dans une phase de détente voire de joie. Je vivais cela comme une punition. *N'avais-je pas fait tout ce que je devais faire ? M'était-il interdit de jouir de la vie ?* Au cours d'une séance, me revint une scène douloureuse où mon père, lui-même dans une tension très forte liée à son travail, me flanquait une râclée parce que mon exubérance l'agaçait. Je devais avoir douze ou treize ans. Pour me protéger, je me roulai en boule et présentai mon dos. *L'endroit qui me faisait souffrir montrait précisément où il porta ses coups.*

Dès lors le tableau s'éclairait. Les tensions que je vivais dans mon corps étaient bien celles de ma lignée. Elles m'avaient été infligées par les violentes projections faites sur ma spontanéité d'enfant. Parvenu à l'âge adulte, il m'était impossible de vivre sans rejouer les valeurs familiales que j'avais *endossées*. Et pour me libérer de ma souffrance, j'étais invité à accueillir en conscience l'intelligence avec laquelle mon corps me parlait de mon passé.

Marc-André Cotton